

LIBRAIRIE LE LIVRE DE JADE

ENSEMBLE DE SIX DOCUMENTS MANUSCRITS DE GEORGES BERNANOS AUTOUR DE SA RUPTURE AVEC CHARLES MAURRAS ET L'ACTION FRANÇAISE

Exceptionnel et passionnant témoignage sur cet épisode important de la vie politique, spirituelle et littéraire française de la première moitié du vingtième siècle. Bernanos y revient sur les raisons de sa rupture avec Maurras et l'Action française et, dans trois brouillons de lettres capitales à François Coty, personnage central de l'affaire, détaille la stratégie à mettre en œuvre dans la lutte sans merci à livrer à l'Action française et explique les raisons qui le décident finalement à s'éloigner du directeur du *Figaro* et à ne pas participer à la tentative d'union nationale entreprise par ce dernier. L'ensemble se complète par un brouillon du célèbre *Crépuscule des vieux*.

Contenu de l'ensemble :

- 1, 2 : Brouillons d'une lettre à une amie.
- 3, 4, 5 : Brouillons de trois lettres à François Coty.
- 6 : Brouillon du *Crépuscule des vieux*.

Le numéro 17-20 (Noël 1953) du *Bulletin de la Société des Amis de Georges Bernanos* présentait un dossier « Bernanos et Maurras ». L'extrait suivant (page 17) permet de situer le contexte dans lequel s'inscrivent nos six documents :

« À partir de novembre 1931, Bernanos collabore à la page littéraire du *Figaro*. [...] [U]ne polémique s'est engagée, violente, entre l'*Action Française* et les journaux de François Coty, *Ami du Peuple* et *Figaro*, à propos de la candidature Ditte aux élections du VII^e secteur et autour de Kérillis. Ce mois de mai 1932, au lendemain des élections législatives et de l'assassinat du Président Doumer, fut l'un des plus agités de l'entre-deux-guerres. Le 15 mai 1932, l'*Ami du Peuple* publie une lettre de Bernanos, prenant position dans la controverse entre Maurice Pujo, de l'A. F., et Jacques Ditte, du *Figaro*. Le lendemain, paraissent simultanément la réponse de Coty dans l'*Ami du Peuple* et l'« Adieu » de Maurras dans l'A.F. Bernanos répliquera le 21 mai dans l'*Ami du Peuple* et le *Figaro*, Maurras le 22 mai dans l'A.F. »

Le même numéro du *Bulletin de la Société des Amis de Georges Bernanos* (que nous désignerons désormais plus succinctement par *Bulletin*, sans précision du numéro) comportait un article intitulé « Quatre lettres de Bernanos à François Coty » (pages 60-75). Il s'ouvrait ainsi : « La correspondance de Bernanos avec Coty a probablement été détruite, les lettres du premier ayant péri dans l'incendie qui, à Beauvais, pendant la guerre, consuma chez Pierre Hepp tous les papiers laissés par Coty, et les réponses ayant disparu, comme tant d'autres documents, dans les déménagements et les désastres de l'existence de Bernanos. Mais nous avons retrouvé, manuscrites ou dactylographiées, à l'état de brouillons ou de mises au net, quatre lettres à Coty, qui doivent dater de novembre et décembre 1932, c'est-à-dire de la brève période où, après la polémique avec Maurras, Bernanos partagea avec son ami Robert Vallery-Radot un bureau à la rédaction du *Figaro*. [...] Il est malaisé de fixer l'ordre de succession des quatre lettres. »

tout engagé est en train de perdre tout (qui ~~conque~~ l'approche est sûr qu'il ne survivrait pas quarante-huit heures à sa ruine). En face de cette tragédie j'ai trouvé que les ricanements de quelques sédentaires de la rue de Boccador étaient de trop.

À cet avertissement, Maurras m'a répondu par un adieu. J'ai répondu par un autre. Je dois peu de choses à Maurras. J'étais royaliste avant que de le connaître. Je l'ai vu quatre fois dans ma vie. »

2. Georges BERNANOS. BROUILLON DE LETTRE AUTOGRAPHE À UNE « MADEMOISELLE ET CHÈRE AMIE ». Brouillon non terminé, ou fin manquante. Probablement seconde moitié de mai 1932. 4 pages sur un bifeuillet, 16,4 × 12,1 cm.

Texte publié dans le *Bulletin*, page 26, incomplet de la fin, comme celui de notre document. Celui auquel l'équipe du *Bulletin* avait accès n'est pas décrit. Ce document et le précédent constituent manifestement deux brouillons d'une même lettre, le présent de rédaction plus tardive.

2) À ce qui n'était qu'un avertissement, Maurras m'a répondu par un adieu. J'ai répondu par un autre. Je dois peu de choses à Maurras. J'étais royaliste avant de connaître seulement son nom. Je l'ai vu quatre fois dans ma vie. Et si désagréable qu'il soit de le rappeler, j'estime que n'importe lequel des catholiques français qui, sur le seul garant de son parole sur un tel maître, et de probité intellectuelle, et son honneur, ont couru le

risque que vous savez, n'est plus, à son égard, critique de quoi que ce soit.

En ce qui me concerne personnellement :

À mots couverts, mais très intelligiblement, Maurras m'accuse de m'être rendu à François Coty. Les "distinctions" que j'en use seraient ridicules, je sais ce que je sais. Or il y a un certain nombre de gens à Paris qui ~~concernent~~ ^{n'ignorent pas} qu'une

« Mademoiselle et chère amie,

Votre très gracieuse invitation me mettra bientôt en mesure de vous remercier de vive voix de votre sympathie. Mais je voudrais que cette lettre me devançât. L'occasion peut vous mettre ces jours-ci en présence de quelques-uns de ces amis, en petit nombre, de l'amitié desquels je suis sûr, mais dont je désire l'approbation réfléchie. Voici pour eux.

1°) En ce qui concerne l'origine de cette affaire :

Daignez leur rappeler que je me suis contenté d'avouer publiquement un homme seul et malheureux sur lequel le régime exerce en ce moment même un chantage atroce et qui ayant tout engagé est en risque de perdre tout (je sais parfaitement qu'il ne survivrait pas quarante-huit heures à sa ruine). En face de cette tragédie, j'ai trouvé que les ricanements des sédentaires de la rue Boccador étaient de trop.

À ce qui n'était qu'un avertissement, Maurras m'a répondu par un adieu. J'ai répondu par un autre. Je dois peu de choses à Maurras. J'étais royaliste avant de connaître seulement son nom. Je l'ai vu quatre fois dans ma vie. Et si désagréable qu'il soit de le rappeler, j'estime que n'importe lequel des catholiques français qui,

sur le seul garant de la parole d'un tel maître, de sa probité, de son honneur, ont couru le risque que vous savez, n'est plus, à son égard, débiteur de quoi que ce soit.

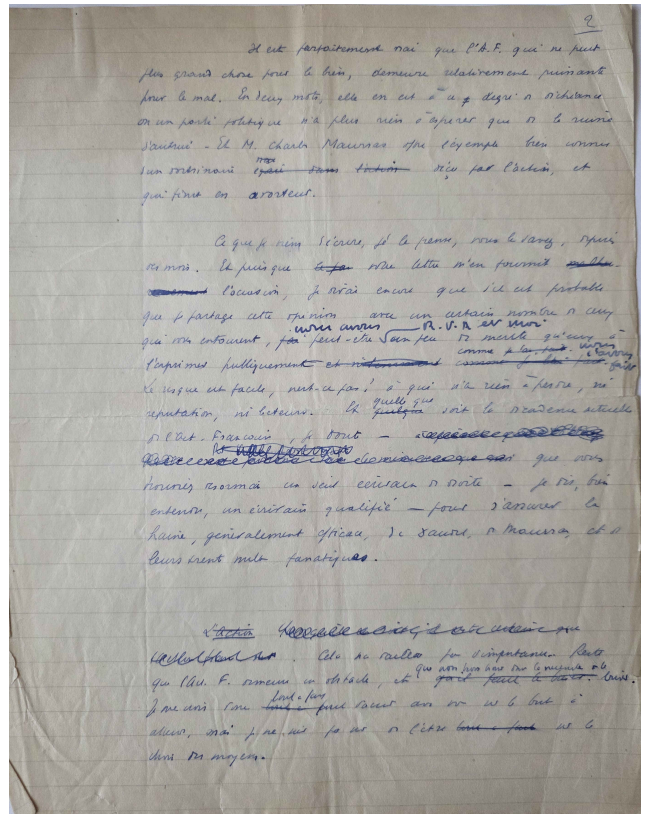
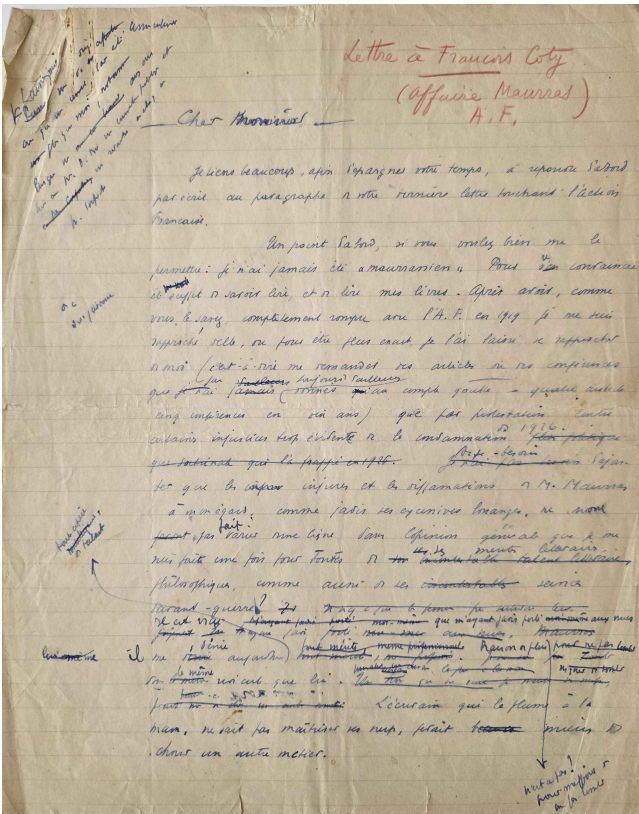
En ce qui me concerne personnellement :

À mots couverts, mais très intelligemment, Maurras m'accuse de m'être vendu à François Coty. Les "distinguo" là-dessus seraient ridicules, je sais ce que je sais. Or il y a un certain nombre de gens à Paris qui savent n'ignorent pas qu'une » [fin de la quatrième page, la suite manque ou n'a pas été rédigée].

3. Georges BERNANOS. BROUILLON DE LETTRE AUTOGRAPHE À FRANÇOIS COTY. 14 pages au recto de 14 feuillets, plus 3 versos (non transcrits ci-dessous). 26,5 × 21 cm. Nombreuses ratures et corrections. Quelques défauts au papier, dont déchirures au feuillet numéroté 7.

Brouillon d'une lettre capitale, revenant sur ses relations avec l'Action française avant de détailler la stratégie à suivre pour la détruire. Rappelons que la correspondance entre Bernanos et Coty a probablement été détruite — les brouillons parvenus jusqu'à nous n'en ont que davantage d'importance.

Une version du texte de cette lettre a été publiée dans le *Bulletin*, pages 64-70 (les noms de Gaucher et Brenier, y compris sous son pseudonyme de Gâtebois, s'y trouvent rendus par une initiale). Il s'agit de la deuxième des quatre lettres de Bernanos à François Coty publiées dans cette revue. Elle comprend plusieurs paragraphes supplémentaires. La version du *Bulletin* n'a toutefois manifestement pas été établie sur le document que nous proposons, qui constitue un brouillon différent : en effet, le *Bulletin* précise que le texte est établi sur un « Manuscrit de 17 pages très corrigées, papier à en-tête de "chez Mas", place des Ternes. » Le document que nous proposons, certes également très corrigé, ne compte que 14 pages, et surtout (car la différence de nombre de pages pourrait *a priori* s'expliquer par la perte des trois dernières), le papier ne porte aucun en-tête, à l'exception des versos, demeurés vierges, des feuillets numérotés 8 et 9 par Bernanos, qui portent l'en-tête de « Chez Mas ». Nous concluons donc que notre document doit constituer un autre brouillon de la même lettre, brouillon dont la rédaction a été interrompue avant la fin. Nous ne pouvons donner toutes les corrections et variantes qu'offre ce document passionnant, dont nous ignorons la raison pour laquelle le *Bulletin* ne signalait pas l'existence — nous en sommes réduit à conjecturer qu'il l'ignorait.



« [Note non déchiffrée dans le coin supérieur gauche de la première page.]

Cher Monsieur,

Je tiens beaucoup, afin d'épargner votre temps, à répondre d'abord par écrit au paragraphe de votre dernière lettre touchant l'Action Française.

Un point d'abord, si vous voulez bien me le permettre : je n'ai jamais été "maurassien". Pour se convaincre, il suffit de savoir lire, et de lire mes livres. Après avoir, comme vous le savez, complètement rompu avec l'A.F. en 1919, je me suis rapproché d'elle, ou pour être plus exact je l'ai laissée se rapprocher de moi (c'est-à-dire me demander des articles ou des conférences que j'ai toujours d'ailleurs donnés au compte goutte — quatre articles [et] cinq conférences en six ans) que [*sic*] par protestation contre certaines injustices trop évidentes de la condamnation de 1926. Ai-je besoin d'ajouter que les injures et les diffamations de M. Maurras à mon égard, comme jadis ses excessives louanges, ne m'ont pas fait varier d'une ligne dans l'opinion générale que je me suis faite une fois pour toutes de ses mérites littéraires, philosophiques, comme aussi de ses ~~incontestables~~ services d'avant-guerre ? [Ici, un assez long passage biffé.] L'écrivain qui, la plume à la main, ne sait pas maîtriser ses nerfs, ferait mieux de choisir un autre métier.

Il est parfaitement vrai que l'A.F., qui ne peut plus grand chose pour le bien, demeure relativement puissante pour le mal. En deux mots, elle en est à ce degré de déchéance où un parti politique n'a plus rien à espérer que de la ruine d'autrui. Et M. Charles Maurras offre l'exemple bien connu d'un doctrinaire déçu par l'action, et qui finit en avorteur.

Ce que je viens d'écrire, je le pense, vous le savez, depuis des mois. Et puisque votre lettre m'en fournit l'occasion, je dirai encore que s'il est probable que je partage cette opinion avec un certain nombre de ceux qui vous entourent, nous avons peut-être R. V. R. [Robert Vallery-Radot] et moi un peu de mérite qu'eux [*sic*] à l'exprimer publiquement comme nous l'avons fait. Le risque est facile, n'est-ce pas ? à qui n'a rien à perdre, ni réputation, ni lecteurs. Et quelle que soit la décadence actuelle de l'art français, je doute que vous trouviez désormais un vieil écrivain de droite — je dis, bien entendu, un écrivain qualifié — pour s'assurer la haine, généralement efficace, de Daudet, de Maurras et de leurs trente mille fanatiques.

Cela n'a d'ailleurs pas d'importance. Reste que l'A.F. demeure un obstacle, et que nous nous trouv[ons] sur la nécessité de le briser. Je me crois donc tout à fait d'accord avec vous sur le but à atteindre, mais je ne suis pas sûr de l'être sur le choix des moyens.

L'Act. française passe pour mourante, mais voilà plusieurs années qu'on la dit en agonie. Je ne la crois donc pas encore un adversaire négligeable en face duquel les fautes de tactique n'ont pas d'importance. Il ne s'agit pas de taper comme des sourds, mais de frapper juste et longtemps.

L'Action française n'a plus d'argent, c'est entendu. Mais elle semble bien décidée à en prendre n'importe où, et par tous les moyens. Elle n'a pas un très gros public, mais elle dispose d'un public discipliné, fanatisé. Elle a contre vous l'avantage moral d'une réputation de pauvreté, vraie ou fausse, dont elle sait tirer un merveilleux parti vis-à-vis d'un public toujours disposé à donner tort au plus riche. Grâce aux intrigues de Bainville, aux protections suspectes, à l'influence des journaux de Fayard, (Candide, Je suis partout) elle dispose encore dans la grande presse républicaine de nombreuses complicités, alors que vous restez presque absolument seul en face de vos vieux ennemis du Consortium. Enfin le prestige personnel littéraire de Maurras et de Daudet demeure, en dépit de tout, très grand. La solidarité professionnelle joue de plus en leur faveur. À chaque conflit avec vous, ils prendront habilement le rôle d'écrivains indépendants calomniés et brimés par des [bravi ?] de presse, à la solde d'un amateur millionnaire.

Une autre difficulté à laquelle vous ne sauriez trop réfléchir est qu'une polémique mal engagée, mal conduite avec l'Action française aura toujours aux yeux du public patriote le caractère d'une espèce de lutte fratricide. Vous ne pouvez pas ne pas tenir compte des amis et des ennemis qui vous sont communs, des sympathies naissantes qu'une fausse manœuvre risque d'aliéner à jamais, et surtout il me semble que vous n'avez pas le droit — pour le douteux avantage de faire porter à des adversaires n'importe quel coup par n'importe qui de compromettre l'avenir, c'est-à-dire de rendre plus difficile, sinon peut-être impossible, le ralliement à notre presse des troupes de droite au jour — tout de même plus prochain qu'on ne pense — où l'Act. française devra s'avouer vaincue.

1°) Il s'agit d'abord, avant tout, de vous mettre personnellement hors de cause, je veux dire que c'est à l'écrivain ou aux écrivains qui assumeront cette tâche de vous éviter une prise à partie de vos adversaires. Sinon l'A.F. vous entraînera de nouveau dans une campagne sur vos affaires industrielles où la complexité des intérêts en cause et l'ignorance du public lui permet[tent] de manœuvrer comme il lui plaît, au lieu d'être manœuvrée par vous.

2°) Il est évident qu'un auteur anonyme, ou à pseudonyme, professionnellement ou moralement disqualifié, ne saurait vous garder de ce péril. Le public trouvera tout naturel que l'A.F. le néglige, et passe par-dessus sa tête pour vous atteindre.

3°) Une campagne contre l'A.F. ne doit pas être engagée ou doit être engagée à fond. Au point où nous

[Ici une page au verso, non transcrite.]

en sommes, je [quelques lettres manquent ici] donner le caractère impitoyable de la lutte menée contre vous depuis un an, et la gravité du tort qui vous a été fait — cette campagne doit aboutir à la destruction de l'adversaire. Celle qui n'atteindrait pas ce but nous ferait plus de mal que de bien.

Elle devra donc durer longtemps — avec des alternatives [*sic*] de silence, des repos habilement ménagés, qui permettent les manœuvres indispensables — bref, tout ce qui a manqué si misérablement à la campagne de M. Gatebois.

C'est à Figaro que doit revenir la direction des opérations — comme au plus puissant, au plus efficace instrument dont vous disposiez. [Ici, quelques lignes biffées : « Mais l'Ami du Peuple pourrait l'appuyer. Non pas seulement en donnant copie des articles parus à Figaro, mais avec la méthode qui lui sera propre, les distinctions et les nuances qui conviennent à son public. »]

III

L'opération dont je parle, pardonnez-moi cette comparaison trop militaire, de front ou de flanc. [*sic*]

(Je rappelle que le but de cette opération est de détruire l'adversaire.)

Peut-on espérer opérer cette destruction d'un coup ? Il y faudrait un scandale énorme — la preuve — mais la preuve publique, indéniable, massive — d'une escroquerie, d'une trahison. Une preuve qui tienne en dix lignes au maximum. Encore l'histoire de ces cent dernières années — Panama par exemple — nous a-t-elle appris combien il est difficile d'avoir raison, par cette méthode, non d'une personne, mais d'un groupe. Un scandale Bainville, un scandale Daudet n'atteindrait que peu votre adversaire. Seul absolument seul, un scandale Maurras — une exécution sans réplique de Maurras — un scandale dont Maurras sortirait déshonoré — entraînerait l'Act. fr. dans sa chute. L'hypothèse, d'ailleurs, ne me semble guère à retenir.

Reste donc à exploiter méthodiquement les faiblesses de l'adversaire. Rien que les faiblesses. Attaquer Maurras sur les principes généraux de la politique serait vain. Ceux qui nous le conseilleraient seraient des traîtres ou des imbéciles. En dépit d'erreurs inévitables en toute entreprise humaine, n'importe quelle action, de droite ou de gauche, ne pourra pas ne pas tenir compte, et dans une large mesure utiliser l'œuvre de Maurras, justement parce qu'elle n'est qu'une très adroite et très complète synthèse des expériences politiques nationales depuis un siècle.

D'ailleurs, ce n'est pas l'œuvre politique de M. Maurras qui nous gêne, au contraire, c'est son action, ou plus exactement cette espèce d'action dégradée, qui n'est plus qu'un obstacle ou qu'un frein à l'action d'autrui.

En deux mots, il s'agit pour nous de détacher l'Act. française

1°) des Princes

2°) de son public.

En ce qui concerne les Princes, nous aurons assez fait en nous abstenant systématiquement de toute grossièreté et de toute injustice susceptible de les compromettre. Le type de cette fausse manœuvre a été, au cours de la polémique de M. Brenier, son attaque contre Mgr. Jouin. J'ajoute d'ailleurs que lorsque nous aurons détaché l'A.F. de son public, nous l'aurons, du même coup, détachée des princes, qui subissent à contre cœur, depuis longtemps, la dictature de la rue de Boccador.

ses nerfs, pour assouvir naïvement ses rancunes, mais pour réduire l'adversaire à l'impuissance. Quiconque, au cours d'un débat, se met à bégayer des injures, marque simplement qu'on lui a fait mal. Il geint. Et en dépit de la grande expérience de M. Daudet et de M. Maurras, je crois que peu de juges compétents me disputeront le mérite d'avoir plus ou moins contraint mes contradicteurs à cette attitude ridicule.

Nous nous engageons donc à créer ce mouvement intellectuel. Nous nous engageons à y rallier la plupart des écrivains. Nous nous engageons à y rallier la jeunesse. Par l'élite des écrivains et de la jeunesse, nous croyons pouvoir nous engager dès maintenant à nous rallier au cours des ans ou des mois qui vont suivre une opinion aujourd'hui hésitante — pour ne pas dire plus. Et il n'est pas douteux que le prestige accru de Figaro ne rejaillisse sur le reste de votre presse.

Les étourdis essaieront peut-être de vous faire croire que de ce prestige intellectuel vous ne retirerez que de l'honneur, et peu de profit. Erreur complète. Rien à Paris, rien en France ne peut se faire de grand, d'efficace sans la complicité — ou du moins la bienveillance de ce public que nous voulons atteindre, et pour lequel d'ailleurs — ne l'oublions pas — Figaro est fait, qui est justement le public de Figaro. Un journal est ce qu'il est. Ce n'est pas un manuel de science politique, financière, économique ou militaire. C'est d'abord, c'est avant tout le reflet, le miroir, l'expression au jour le jour d'une chose vivante, fuyante et diverse comme la vie même, l'opinion. Un journal doit pouvoir se lire en dix minutes, s'il est nécessaire, et présenter pourtant la matière, si les circonstances le permettent, d'une journée entière de rêverie ou de discussion. C'est bien pourquoi tout véritable journaliste, fût-il technicien, doit se doubler d'un artiste. Cinquante articles de purs techniciens en apprendront moins au public que cent vingt lignes d'un journaliste vraiment sensible. Telle est la loi du genre, et les objections des spécialistes n'y pourront rien. Place aux choses sérieuses, disent-ils. Mais la première des choses sérieuses, pour un directeur de journal, c'est de retenir son public. Parce qu'un journal sans public, fût-il rédigé par l'élite de l'Académie, de l'Institut, de l'Académie des sciences, de l'École des Beaux-Arts et de l'École militaire, n'est plus un journal du tout. Ce n'est rien. Au lieu qu'un journal qui a cinq cent mille lecteurs reste un grand journal, même s'il n'est rédigé que par des artistes et des écrivains, sans le secours d'aucun spécialiste. Quel parti sérieux pourrez-vous jamais tirer de gens qui réduits à leurs propres forces, s'ils sortaient un livre, n'auraient pas cinq mille lecteurs ? En réalité, c'est le journal qui les sert, ce n'est pas eux qui servent le journal. D'où il résulte que leur collaboration, d'ailleurs utile et même nécessaire, ne paie pas, au sens propre du mot, ou paie peu. Elle ne saurait atteindre que deux ou trois cents lecteurs réfléchis, plus ou moins eux-mêmes spécialisés. Dans un journal comme Figaro, en effet c'est la littérature — c'est-à-dire les idées générales — qui doit normalement payer les frais de la technicité. Plus grande vous jugerez nécessaire de faire la part de cette dernière, plus vous devrez développer et perfectionner votre collaboration littéraire, développer et approfondir le mouvement intellectuel qu'elle aura créé autour d'elle. »

4. Georges BERNANOS. BROUILLON DE LETTRE AUTOGRAPHE, SIGNÉ, À FRANÇOIS COTY. 5 pages sur 3 feuillets, 26,9 × 20,9 cm. Des rousseurs.

Ultime tentative, dans une situation devenue critique, de s'associer au projet d'union nationale, affaibli par les intrigues.

Une version du texte de cette lettre a été publiée dans le *Bulletin*, pages 73-75. Il s'agit de la dernière des quatre lettres de Bernanos à François Coty publiées dans ce numéro. (Nous avons pris la liberté de ne pas conserver l'ordre de publication dans le *Bulletin* et d'intervertir les deux dernières lettres à François Coty, du fait de leur contenu respectif.) Le *Bulletin* précisait que le texte était établi sur un document de « Cinq pages calligraphiées, signature ». Notre document, signé, compte cinq pages sur trois feuillets (le verso du deuxième feuillet est demeuré vierge). Nous ne pouvons toutefois affirmer qu'il s'agit de celui sur lequel a été établi le texte publié par le *Bulletin*.

« Monsieur et cher ami,

Je suis rappelé chez moi quelques jours plus tôt que je n'avais pensé. Voici d'ailleurs près d'un mois que je suis à Paris.

En pleine crise politique et quand vos moments sont comptés, je n'ai pas cru devoir aller vous déranger à Louveciennes. Je crains aussi que mes visites ne vous soient trop souvent désagréables. Et en ce qui me concerne, il m'en coûte toujours énormément de vous contredire parce que j'ai l'impression de vous décevoir

qui littéralement crève les yeux. Vous penseriez d'ailleurs là-dessus comme nous, si vous aviez voulu garder le contact avec l'opinion, au lieu de vous résoudre à ne l'éprouver, dans votre solitude, qu'à travers des complaisances bénévoles ou tarifées. Si vous vous décidiez un jour à descendre réellement de Louveciennes, vous n'auriez plus besoin de moi ni de personne. En attendant, je vous dois la vérité, et je vous la donne aussi brutalement que possible, car vous êtes un homme d'assez bonne race pour l'entendre telle que je vous la donne. La voici : rétablir la situation au cours des six mois qui vont venir, ou vous avouer vaincu².

La première condition de ce rétablissement est à Figaro, non ailleurs. C'est à Figaro, par Figaro, que nous pouvons reprendre en main l'opinion, ou du moins ceux qui la font, le monde, les lettres, la jeunesse. Entre vos mains, Figaro peut être un centre de rayonnement incomparable où votre action peut retrouver sa pleine puissance d'autrefois. Sur le principe de cette réalisation urgente, indispensable, vous êtes entièrement d'accord avec nous, depuis trois mois. Vous en avez même publié le programme dans vos journaux. Et depuis tout se passe comme si vous vous en désintéressiez complètement. Nous n'avons reçu de vous aucun pouvoir régulier. Nous n'avons aucune idée du budget dont nous pouvons disposer pour les collaborations éventuelles. Nous ne disposons même pas d'un local où recevoir les gens. Et d'ailleurs que leur dirions-nous de précis ? Nous n'avons rien à opposer de net à leurs méfiances, à leurs scrupules, dans une heure si grave où quiconque se déclare pour vous est assuré de rigoureuses représailles. Bref, nous risquons de paraître, sur le plan littéraire, à peu près ce que M. Fieschi ou madame Fontanges sont sur un autre, des intermédiaires sans mandat, que l'on peut désavouer à sa guise. Permettez-moi de dire que ~~cette conception de l'action est indigne de vous~~ cela correspond mal aux sentiments d'estime et d'amitié dont vous avez bien voulu plusieurs fois nous assurer.

Nous comprenons parfaitement que vous ne puissiez perdre votre temps à des questions de détail. Nous prendrons toutes les responsabilités, à condition que vous nous rendiez possible l'action. Je vous propose donc simplement ceci : puisque M. de St Aulaire paraît assurer à Figaro, depuis le départ de M. Corpechot, la direction de votre politique, chargez une fois pour toutes, avec les pouvoirs indispensables, M. Vallery-Radot de la direction littéraire de Figaro. Présentez-le comme tel à vos services, avec mission de réaliser en deux semaines — un plus long terme n'est pas nécessaire — la première partie du plan général qui vous a été soumis. Je le seconderais bien entendu, de toute ma volonté, de tout mon cœur.

Peut-être n'accepterez-vous pas cette franchise. Je n'ignore pas, d'ailleurs, qu'on s'efforce de me faire passer auprès de vous pour un "littérateur" alors que j'ai écrit mon premier livre à quarante ans, et qu'il est notoire que je me fiche de la littérature. Non, cher Monsieur. Je suis venu à vous, sur un premier geste d'appel et d'amitié de votre part, pour faire avec vous de grandes choses. Et ces grandes choses se feront en leur temps, si vous le voulez. Mais si vous ne les croyez plus possibles, notre rôle près de vous est terminé. Nous essaierons de les faire seuls. L'occasion est si propice, l'attente anxieuse de ce pauvre pays déçu si certaine, le champ si libre devant nous, qu'un homme résolu ne doit désespérer de rien.

Ma très profonde et très fidèle amitié.

[Signature] »

5. Georges BERNANOS. BROUILLON DE LETTRE AUTOGRAPHE À FRANÇOIS COTY. 5 pages, 27,7 × 18,1 cm. Petits défauts au papier.

Départ de la rédaction de *Figaro* et conseils au directeur du journal sur les moyens de parvenir à l'union nationale.

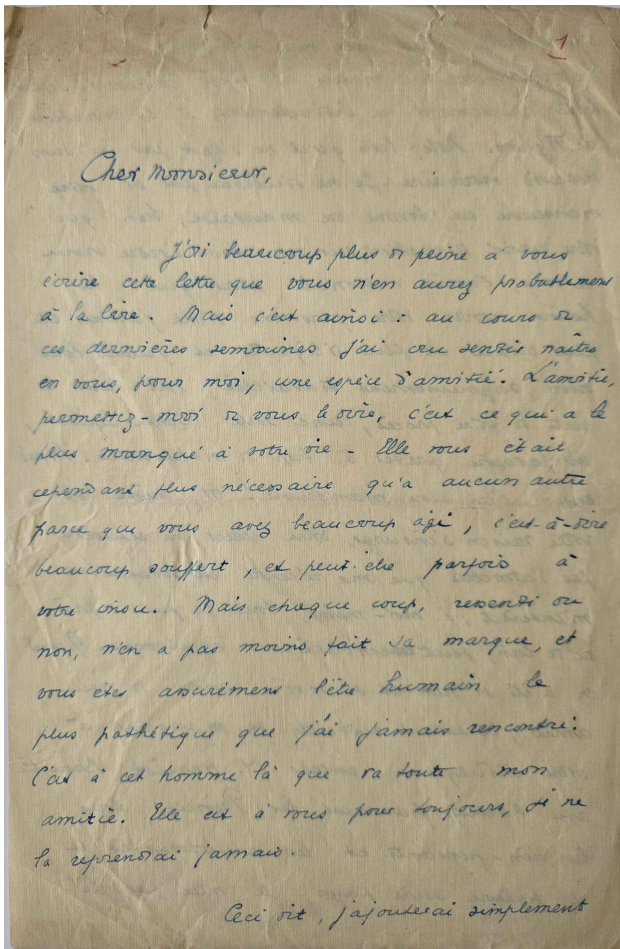
Une version du texte de cette lettre a été publiée dans le *Bulletin*, pages 71-72. Il s'agit de la troisième des quatre lettres de Bernanos à François Coty publiées dans ce numéro. Le *Bulletin* précisait que le texte se trouvait établi sur un document de « Quatre pages calligraphiées et une page écriture cursive, sans signature ». Notre document, également non signé, compte quatre pages et demie, sur trois feuillets, et s'arrête à « la combinaison Carco » — la version publiée compte un paragraphe de plus. Il ne peut donc s'agir du document sur lequel a été établi le texte du *Bulletin*, dont il semble être une version antérieure.

² Le 4 octobre 1933, François Coty sera débarqué de la direction de *Figaro*. Cet épisode se trouve évoqué par l'article « Parfum de scandale » de Madeleine Meteyer, dans *le Figaro traverse les siècles, 200 ans d'histoire de France*, numéro hors-série du *Figaro*, 2026, page 36.

« Cher Monsieur,

J'ai beaucoup plus de peine à vous écrire cette lettre que vous n'en aurez probablement à la lire. Mais c'est ainsi : au cours de ces dernières semaines, j'ai cru sentir naître en vous, pour moi, une espèce d'amitié. L'amitié, permettez-moi de vous le dire, c'est ce qui a le plus manqué à votre vie. Elle vous était cependant plus nécessaire qu'à aucun autre, parce que vous avez beaucoup agi, c'est-à-dire beaucoup souffert, et peut-être parfois à votre insu. Mais chaque coup, ressenti ou non, n'en a pas moins fait sa marque, et vous êtes assurément l'être humain le plus pathétique que j'ai jamais rencontré : c'est à cet homme-là que va toute mon amitié. Elle est à vous pour toujours, je ne la reprendrai jamais.

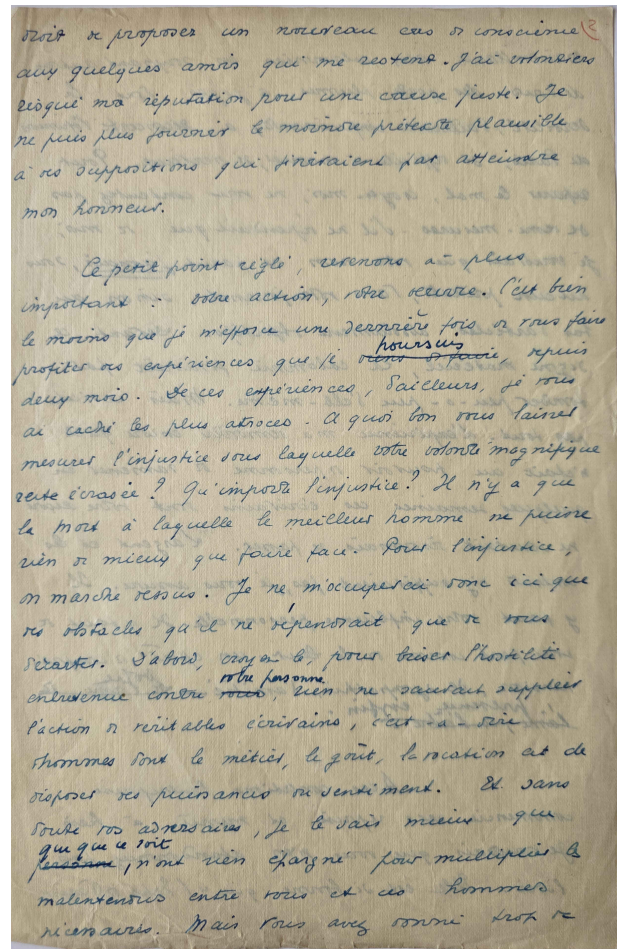
Ceci dit, j'ajouterai simplement deux mots. Vous avez déjà deviné lesquels. Après la déclaration de ce matin, il m'est impossible d'appartenir, directement ou indirectement, à la rédaction de Figaro. Notez bien qu'il ne s'agit pas ici d'un désaccord ordinaire. Je ne déciderai pas si votre manœuvre est bonne ou mauvaise, bien que votre espoir de réaliser, sur un mot d'ordre venu de vous, l'union nationale alors que les haines contre votre personne n'ont jamais été plus vivaces et plus diligentes et quand l'opinion, soigneusement travaillée, voit dans la perte de votre procès une sorte d'échec capital, me paraisse prêter à trop de malentendus. Mais enfin, c'est une manœuvre ! Or, même si votre raison s'insurge, votre cœur ne refusera pas d'admettre que ma récente intervention m'interdit, à moi-même, tout ce qui de près ou de loin peut ressembler à une équivoque. Quand on a été si net et si sévère envers de vieux amis, il serait ridicule de m'associer à votre indulgence envers M. Herriot. Brouillé avec l'Action française, les Princes, tous les bien-pensants et les conformistes de ce pauvre sacré pays, je n'ai pas le droit de proposer un nouveau cas de conscience aux quelques amis qui me restent. J'ai volontiers risqué ma réputation pour une cause juste. Je ne puis plus fournir le moindre prétexte plausible à des suppositions qui finiraient par atteindre mon honneur.



Cher Monsieur,

J'ai beaucoup plus de peine à vous écrire cette lettre que vous n'en aurez probablement à la lire. Mais c'est ainsi : au cours de ces dernières semaines, j'ai cru sentir naître en vous, pour moi, une espèce d'amitié. L'amitié, permettez-moi de vous le dire, c'est ce qui a le plus manqué à votre vie - Elle vous était cependant plus nécessaire qu'à aucun autre parce que vous avez beaucoup agi, c'est-à-dire beaucoup souffert, et peut-être parfois à votre insu. Mais chaque coup, ressenti ou non, n'en a pas moins fait sa marque, et vous êtes assurément l'être humain le plus pathétique que j'ai jamais rencontré. C'est à cet homme-là que va toute mon amitié. Elle est à vous pour toujours, je ne la reprendrai jamais.

Ceci dit, j'ajouterai simplement



deux ou trois propositions un nouveau cas de conscience à quelques amis qui me restent. J'ai volontiers risqué ma réputation pour une cause juste. Je ne puis plus fournir le moindre prétexte plausible à des suppositions qui finiraient par atteindre mon honneur.

Ce petit point réglé, venons à plus important : votre action, votre œuvre. C'est bien le moins que je m'efforce une dernière fois de vous faire profiter des expériences que je poursuis, depuis deux mois. De ces expériences, d'ailleurs, je vous ai caché les plus atroces. À quoi bon vous laisser mesurer l'injustice sous laquelle votre volonté magnifique verte évasée ? Qu'impose l'injustice ? Il n'y a que la mort à laquelle le meilleur homme ne puisse rien de mieux que faire face. Pour l'injustice, on marche résolu. Je ne m'occuperai donc ici que des obstacles qu'il ne répandraient que de vous séparer. D'abord, voyez la pour briser l'hostilité entendue contre ~~vous~~ ^{notre personne}, bien ne pourrait suppléer l'action et véritables certains, c'est à dire hommes sont le mépris, le mépris, la réaction et de dépasser ses puissances ou sentiment. Et sans doute vos adversaires, je le sais mieux que ^{qu'on le voit} ~~passant~~, n'ont rien changé pour multiplier le malentendus entre vous et ces hommes n'importe. Mais vous avez connu tout ce

Ce petit point réglé, venons à plus important : votre action, votre œuvre. C'est bien le moins que je m'efforce une dernière fois de vous faire profiter des expériences que je poursuis, depuis deux mois. De ces expériences, d'ailleurs, je vous ai caché les plus atroces. À quoi bon vous laisser mesurer l'injustice sous

laquelle votre volonté magnifique reste écrasée ? Qu'importe l'injustice ? Il n'y a que la mort à laquelle le meilleur homme ne puisse rien de mieux que faire face. Pour l'injustice, on marche dessus. Je ne m'occuperai donc ici que des obstacles qu'il ne dépendrait que de vous d'écartier. D'abord, croyez-le, pour briser l'hostilité entretenue contre votre personne, rien ne saurait suppléer l'action de véritables écrivains, c'est-à-dire d'hommes dont le métier, le goût, la vocation est de disposer des puissances du sentiment. Et sans doute vos adversaires, je le sais mieux que qui que ce soit, n'ont rien épargné pour multiplier les malentendus entre vous et ces hommes nécessaires. Mais vous avez donné trop de vraisemblance aux calomnies en souffrant auprès de vous des porte-plumes à gages dont la servilité, d'ailleurs impuissante, a déconcerté l'opinion de Paris, si difficile à manier, si nerveuse. Pour réparer le mal, croyez-moi, ne vous contentez pas de demi-mesures. S'il ne dépendait que de moi, je voudrais que votre nom ne parût jamais, sous aucun prétexte, dans votre journal, sinon au bas d'articles absolument objectifs. Devant ce signe matériel, la calomnie finirait par tomber peu à peu d'elle-même. Mais ce n'est pas tout. L'expérience m'a démontré encore qu'il n'était au pouvoir de personne de ramener en quelques semaines ces écrivains dont votre œuvre ne saurait désormais se passer. L'argent et les contrats n'y suffiraient pas, je vous assure. Il y faut votre influence personnelle. Il y faut, de votre part comme de la leur, un effort de compréhension, de sympathie, d'amitié — de l'âme, de l'âme, de l'âme votre présence, enfin.

À ces conditions l'entreprise commencée sera reprise et menée à bien. Je voudrais que vous n'en abandonniez pas l'idée. Elle est si bonne que "l'Echo de Paris" vient de vous l'emprunter, avec Jean et Jérôme Tharaud. Le numéro de ce matin l'annonce. Ainsi, ces messieurs utiliseront tranquillement notre programme, nos expériences, nos conversations. Tant pis ! L'idée reste bonne quand même. Ma seule crainte est que vous vous sentiez de la réaliser sur un autre plan que le nôtre, et grâce au concours d'hommes d'affaires plus ou moins roublards. L'entrée en lice de M. Alphand, par exemple, a torpillé la combinaison Carco. »

6. Georges BERNANOS. MANUSCRIT AUTOGRAPHE. BROUILLON D'UN ARTICLE [« CRÉPUSCULE DES VIEUX »]. 4 pages au recto de 4 feuillets (dessin au crayon au verso du quatrième feuillet, resté vierge de texte). 26,7 × 21 cm. Première page tachée, défauts divers.

Brouillon — peut-être le seul connu — de l'article « Crépuscule des vieux », paru dans *Figaro* du 10 novembre 1932, dont il donne une version différente.

L'article de *Figaro* est repris dans le *Bulletin*, pages 33-35. L'existence d'un brouillon, qui pourrait être le nôtre, est signalée dans une note page 33 : « Un manuscrit de cet article, sans titre, sans épigraphe et sans post-scriptum, nous a été conservé. Le deuxième alinéa ("Je n'écris pas ceci... doit pourrir avec eux") ne figure pas dans ce manuscrit, mais on y lit un alinéa final, inachevé, qui a disparu du texte imprimé [suit la reproduction du paragraphe en question] ». Nous reproduisons cet alinéa, qui constitue bien la fin du brouillon que nous proposons. Nous ignorons si notre manuscrit est celui qu'évoquait le *Bulletin*, mais cela nous paraît vraisemblable.

C'est cet article qui donne son titre à l'ouvrage *le Crépuscule des vieux* paru chez Gallimard en 1956. L'éditeur précise : « Nous avons emprunté ce titre pour le présent volume, bien qu'il ne soit peut-être que l'involontaire création d'un typographe. Il semble que Bernanos — le manuscrit ne porte pas de titre — avait proposé tout simplement "Crépuscule des Dieux", et qu'une faute de lecture ait donné naissance à la formule actuelle, pourtant si bien adaptée à sa campagne inlassable contre "l'esprit de vieillesse" ». Il signale ensuite l'existence de ce qui pourrait être notre manuscrit, en des termes identiques à ceux du *Bulletin*.

« Aucun homme de notre génération, pourvu qu'il soit conscient, ne peut douter une seconde de sa disgrâce essentielle, et qu'il a trop vécu. Il s'agit pourtant de survivre, de se survivre, de faire face. Que dis-je, faire face ! Se jeter en avant plutôt. Après tant de déceptions, de deuils, couchés sur tant de morts moins morts que nous, nous n'avons plus besoin de comprendre. Comprendre quoi ? Les puissances spirituelles elles-mêmes défont. Le bien et le mal, le vrai et le faux se cherchent, s'appellent et chuchotent dans les ténèbres. Quelle main saisir ? N'en saisissons donc aucune ! Ceux qui nous suivent y verront clair, s'ils peuvent. Et s'ils n'y voient pas mieux que nous, qu'ils tâtent de leurs mains, de leurs jeunes mains vivantes, l'étroite brèche ouverte à travers la nuit : quelques pas plus loin, ils nous trouveront, je le jure, à la place où nous aura frappés l'invisible — ami ou ennemi, qu'importe ? Le dernier d'entre nous, Péguy, l'enfant terrible, l'enfant gâté de Notre-Dame, a eu cette grande chance de mourir étendu sur le dos, à la face de Dieu. Gardez bien en vous cette image, jeunes Français. On ne vous la remplacera pas de sitôt. Avant longtemps, très longtemps,

des siècles peut-être, la mort va nous prendre face contre terre. Face contre terre, comme un homme qui selon le précepte fameux, la seule maxime réellement intelligible que la dernière guerre ait inspirée, la seule qui en exprime le sens profond, la profonde, la surnaturelle inanité, “ne cherche pas à comprendre”, mais ayant repéré une fois pour toutes, à sa droite et à sa gauche la section voisine et calculé la longueur du prochain bond, est frappé en pleine course, en plein élan par l’explosion ténébreuse, la gueule noire cernée de rouge sombre, plonge dans la vie éternelle avant d’avoir eu le temps de baisser les paupières ou de desserrer les mâchoires — lavez, lavez, lavez pieusement ces lèvres enflées, ces pauvres yeux pleins de terre... Et puis non, ne lavez rien ! Nous les jetterons tels quels, tout nus, sans aucun suaire, aux pieds des simoniaques, à leurs pieds gras. Simoniaques, simoniaques ! Parrains, — et non pas auteurs, car vous n’engendrez jamais — parrains des plus grandes traditions de l’histoire, les plus savantes, celles qui ont dénudé, mis à vif, le misérable cœur des hommes. Vieux renards, voilà votre belle proie. Votre belle proie morte, car vous ne l’avez jamais vivante.

Le Refus de la Vie
 Figaro 1932.
 (Text différent)

Aucun homme de notre génération, pourvu qu'il soit conscient, ne peut s'écarter une seconde de sa dignité essentielle, et qu'il a trop vécu. Il s'agit pourtant de survivre, de se survivre, de faire face. Que s'agit-il, faire face. Se jeter en avant plutôt. Après tant de déceptions, de deuils, couchés sur tant de morts moins morts que nous, il n'est plus besoin de comprendre. Comprenez quoi ? Les puissances spirituelles elles-mêmes se faillent. Le bien et le mal, le vrai et le faux se cherchent, s'appellent et chuchotent dans les ténèbres. Quelle main saisir ? Non saisissons nous aucune ! Ceux qui nous suivent, nous, y verront clair, s'ils peuvent. Le bien y vient par nous, que nous, qu'ils tiennent de leurs mains, de leurs jeunes mains vivantes, l'éclaircie brèche ouverte à travers la nuit : quelques pas plus loin, ils nous trouveront, de la terre, à la place où nous aurons frappé l'indivisible — ami ou ennemi, qui importe ? de servir. Surtout nous, Pegeuf, l'empant serré, l'empant gâté de Notre-Dame, à

9

Sauter relâche à son monotone, à son effrayant labeur d'insecte que le vice et l'ennui, nous verrons Maurras enseigner la politique à des hommes bien résolus à marcher à quatre pattes et à manger de l'herbe.

On raconte qu'à un romancier français l'ailleur fut honorable S. Pie XI au cours d'une audience privée, faisant allusion à l'auteur d'Anthinéa, et vraisemblablement soucieux de donner à son interlocuteur une idée avantageuse de ce que le libéralisme appelle on ne sait pourquoi et bien maladroitement "les gens d'esprit", traduction naïve du mot allemand d'"objectivité" si parfaitement accordé au génie spécial de l'Allemagne aurait déclaré, sur le ton que l'on devine : "Son génie m'épouvante", s'étant avisé trop tard, sans doute, que telle fut toujours la réaction naturelle de chaque homme qui ne connaît qu'un scandale plus terrifiant que le sainteté. Parlant de saint François d'Assise quel véritable homme d'église, ou de sainte Jeanne d'Arc quel professeur de théologie, n'aurait-il la même épouvante ? La qui

Je n'écris pas ceci pour les sages. Si un spectacle est encore capable de nous arracher des larmes, c'est bien celui des malheureux affligés de prétendues idées générales. Vraies ou fausses, à quoi diable peuvent-elles servir aujourd'hui ? Espère-t-on les voir mettre à la raison les puissantes images, les images délirantes qui courent comme des bêtes à travers le monde ? Mais si les idées sont vraies ? me dit-on. Justement. Le mensonge universel ne se chargera que trop tôt de les ensemercer. Dieu seul pourrait dire ce qui peut surgir de leurs flancs purs ! Le doctrinaire ne cessera de définir, rectifier, préciser — le tout en vain : la Nature est plus forte que lui, elle ne se lassera pas de produire des monstres. Quand l'anarchie démocratique, en donnant à ce mot son vrai sens, au sens surnaturel du mot, aura fini de liquéfier les cerveaux, lorsque la démocratie tiendra l'humanité par le bulbe, commandera tous les réflexes sociaux de notre espèce, aura fait d'elle une colonie d'animaux industriels, lorsque l'insecte pensant n'aura plus sur ses frères à mandibules et à antennes d'autre supériorité, ne connaîtra d'autre relâche à son monotone, à son effrayant labeur d'insecte que le vice et l'ennui, nous verrons Maurras enseigner la politique à des hommes bien résolus à marcher à quatre pattes et à manger de l'herbe.

On raconte qu'à un romancier français d'ailleurs fort honorable, S.S. Pie XI, au cours d'une audience privée, faisant allusion à l'auteur d'Anthinéa, et vraisemblablement soucieux de donner à son interlocuteur une idée avantageuse de ce que le libéralisme appelle on ne sait pourquoi et bien maladroitement “les gens d’esprit”, traduction naïve du mot allemand d’“objectivité” si parfaitement accordé au génie spécial de l'Allemagne aurait déclaré, sur le ton que l'on devine : “Son génie m'épouvante”, s'étant avisé trop tard, sans doute, que telle fut toujours la réaction naturelle de chaque homme qui ne connaît qu'un scandale plus terrifiant que le

génie, la sainteté. Parlant de Saint François d'Assise quel véritable homme d'église, ou de Sainte Jeanne d'Arc quel professeur de théologie n'avouerait la même épouvante ? Ce qui »

Le manuscrit ne poursuit pas. Au verso, dessin de personnage au crayon.

Le texte publié par le *Bulletin*, après « à manger de l'herbe » (fin du pénultième paragraphe de notre version), porte la signature de l'auteur et se poursuit par une note non reprise dans l'édition en volume : « N. B. Le petit nombre d'amis qui veulent bien s'intéresser encore à une polémique qui prend de jour en jour par la faute de nos adversaires le caractère d'un débat personnel, voudront bien trouver aujourd'hui en troisième page quelques précisions devenues utiles. »

L'ensemble : 3 000 €

Courrier électronique : lelivredejade@gmail.com
Téléphone / WhatsApp : +33 7 69 86 15 02
<https://app.slamlivrerare.org/membres/le-livre-de-jade/>

Conditions de vente conformes à notre rigoureuse morale personnelle, au *Code de commerce* ainsi qu'au code des usages commerciaux et à la charte de déontologie du Syndicat de la Librairie ancienne et moderne.

LE LIVRE DE JADE

Société par actions simplifiée au capital de 5 000 € — Siège : 33, rue de l'abbé Groult, 75015 Paris —
RCS : Paris — SIRET : 977 682 178 00016 — TVA intracommunautaire : FR 25 977 682 178 — Banque : BNP
PARIBAS, 1, rue de Médicis, 75006 Paris — BIC : BNPAFRPPXXX — IBAN : FR76 3000 4016 5700 0101 7183 935.